

# L'astre noir d'un album pour fin (ou début) du monde

Paris-Brazzaville Léonie Pernet sort «Poèmes pulvérisés», 11 titres «déchirés» qui recollent tout le même l'axe nord-sud de la chanteuse. Interview.

Boris Senff

La poésie est partout. Les pages ne suffiront jamais à la contenir et les plages du nouvel album de Léonie Pernet l'accueillent par vagues avec perte et fracas. Pour la chanteuse française au père biologique touareg du Niger, «Poèmes pulvérisés» témoigne d'une quête des origines, mais sans nombrilisme.

Au contraire, avec une ouverture au cosmos débondée, pleine d'audace et de candeur conjuguées. La chanson «Réparer le monde» en témoigne. Entre les pulsations acoustiques d'un piano intimiste et les palpitations électroniques d'éblouissements en transit, Léonie Pernet s'envole sur un romantisme sauvage qui ne choisit pas entre l'éther et la politique. Au final, la voici qui atterrit dans la cour des grandes.

**Ces «Poèmes pulvérisés» ont-ils un statut particulier?**

C'est une manière de dire que chaque titre est un poème, mais aussi un fragment. Mis bout à bout, ils forment un ensemble cohérent, mais je voulais qu'on sente le côté «morceaux», dans le sens de choses déchirées. Des petits blocs autonomes qui résistent un peu à l'ensemble.

**On sent que l'écriture est très importante pour vous. Vous pourriez écrire sans musique?**

J'y travaille, j'essaie d'y travailler, oui. En tout cas, j'y travaille intérioritément, tout à fait.

**«Chaque titre est un poème, mais aussi un fragment. [...] Des petits blocs autonomes qui résistent un peu à l'ensemble.»**

**La musique a-t-elle justement la fonction de libérer votre parole?**

Concrètement, je commence par la musique. Les instrumentations vont porter la voix et le texte. Là, j'ai travaillé au piano pour des morceaux comme «Réparer le monde», «L'horizon ose» ou «Je suis un souvenir». Pour d'autres, c'est davantage des recherches sonores où j'ai commencé directement avec l'ordinateur, des synthés.

**Il y a une polarité forte dans l'album. Avec des moments très acoustiques, piano-voix, on est presque chez Véronique Sanson. Et d'autres où l'on est dans l'hyperespace...**

C'est logique que le piano ait pris plus de place. J'en ai toujours énormément joué et il avait assez peu de place, ma foi, dans mes albums précédents. C'est un peu son retour en grâce, là, dans cet album. Et je pense que j'en ferai un autre qui ira encore plus loin. Pour l'aspect chanson, je trouve que j'ai une dimension plus «christophienne» que Véronique Sanson!

**C'était une blague!**

Mais oui, vu qu'il y a de plus en plus de français et du piano, il y a un moment où ça commence à ressembler à de la chanson française.



Léonie Pernet s'extrait de plus en plus de ses sarabandes électroniques pour plaquer son âme au piano. Jean-François-Robert/Infine Music

çaise. Encore un autre terrain de jeu sur lequel je ne me serais pas aventurée il y a quelques années.

**On vous sent précautionneuse avec ce qu'on pourrait appeler**

**les formats. Vous brisez vos codes?**

Sans cela je m'ennuierais un peu... Et un album, cela se réalise sur plusieurs mois, avec des inspirations diverses. On vit tellement de

choses différentes. On passe par tellement de phases. Je ne m'interdis rien et j'ai besoin de cette diversité. Sinon, je ferais ce qu'on appelle un EP, un mini-album de cinq ou six titres.

**«Paris-Brazzaville» s'impose comme une secousse, un virage pop. On prépare ce genre de morceaux différemment?**

Non, ils viennent comme ça. Et après, vous remarquez ce truc,

en effet, plus dynamique, avec une forme d'efficacité. Mais il n'y a pas de refrain. En cela ça reste très libre, en fait. À un moment, j'ai cherché, je ne trouvais pas et je me suis dit: c'est une trajec-

toire comme ça, il n'y a pas de refrain. On s'en fout, en fait. Parce que c'est aussi un morceau électronique.

**C'est l'instinct qui parle?**

Parfois, on fait un morceau plus atmosphérique, plus spatial, plus astral même. Et parfois, ce sont des formes plus terrestres et il ne faut pas les rejeter. C'est mon troisième album et avant j'avais tendance à juger ce que je faisais. «Tiens, ça quand même, c'est trop pop.» Maintenant, j'ai confiance parce que ce qui arrive doit arriver.

**«Sur la question du Niger, de l'Afrique, je passe beaucoup par la musique pour aller me rencontrer. [...] Quand on a des racines ailleurs, on les fantasme beaucoup.»**

**Il y a dans votre œuvre – et cela se vérifie avec ce nouvel album –, une sorte de remontée aux sources, à vos origines familiales. Une énigme que vous essayez de résoudre par la musique?**

Oui, ce sont les bons mots. La musique est capable de créer des imaginaires qu'on n'a pas entendus. On peut avoir un morceau avec une dimension futuriste, des percussions qui nous évoquent le Maghreb ou l'Afrique. Tout est possible. C'est même plus rapide que de faire un prompt dans ChatGPT pour qu'il nous génère une vidéo. Ça ouvre des imaginaires très puissants. Sur la question du Niger, de l'Afrique, je passe beaucoup par la musique pour aller me rencontrer, pour aller imaginer, pour témoigner aussi des rencontres et des sensations que j'ai pu avoir récemment en n'y rendant. En même temps, je suis née en France, je suis Française, j'ai une culture française. C'est pour ça que j'insiste sur ce mot imaginaire. Quand on a des racines ailleurs, on les fantasme beaucoup.

**L'afrodescendance est encore un immense angle mort en Europe?**

C'est une question dont je me suis emparée tardivement, notamment en découvrant le mouvement décolonial en France. J'ai pu me saisir d'outils intellectuels, pour replanter cette question qui était, chez moi, tout à fait impensée. Ça m'a fait beaucoup de bien. Réconciliée, même si c'est un mot un peu galvaudé. J'ai pu reconstruire cet endroit, la partie noire que je porte, qui était cachée, impensée, abîmée, honteuse. J'ai pu m'en ressaisir. Ça a été très fort et cela s'est soldé par un voyage durant lequel j'ai rencontré au Niger toute une partie de ma famille que je ne connaissais pas.

«Poèmes pulvérisés», Léonie Pernet, InFiné. En concert à Fribourg, Théâtre Equilibre-Nuithonie, ve. 21 novembre.